

## EMBARQUER DANS LE SOUS-MARIN

La troublante vérité, c'est que la plupart d'entre nous auraient embarqué dans le sous-marin de Peter Madsen.

C'est le genre de chose que l'on fait quand on est une écrivaine, une journaliste, une pigiste et une femme tout aussi curieuse du monde et de la multitude d'histoires qu'il a à offrir que ses homologues masculins.

En septembre 2017, je fais un décompte macabre lors d'une conférence sur le journalisme organisée à Nashville, dans le Tennessee.

Je viens de rencontrer Sonia Paul, une amie proche de la journaliste suédoise assassinée Kim Wall. L'identité de Sonia est révélée par une activiste LGBT+ ougandaise, qui lui sourit chaleureusement et dit : “Les filles, je vous présente Sonia. Je suis vraiment désolée pour Kim”.

Lorsque Sonia quitte notre groupe un moment, je fais ce recensement glaçant.

« Moi aussi je serais allée dans son sous-marin. Et vous... ? »

La décision fatale fait l'unanimité.

TOUTES LES FEMMES ASSISES AUTOUR  
DE LA TABLE ACQUIESCENT, ET JE COM-  
PRENDS QUE, D'UNE CERTAINE MANIÈRE,  
**NOUS SOMMES**  
**TOUTES KIM WALL.**

Non pas parce que nous possédons toutes son incroyable talent ou que nous avons vu notre vie soudainement et brutalement interrompue par l'inventeur danois Peter Madsen. Mais plutôt parce que, en tant que femmes journalistes, nous allons enquêter sur le terrain pour nos articles, ce qui implique parfois de faire confiance à nos semblables et peut entraîner de terribles conséquences.

En tant qu'écrivaine voyageuse indépendante, j'ai appris à passer les mauvais côtés sous silence.

Lorsque je fais mon tout premier voyage à l'étranger pour le travail et que je suis agressée sexuellement par le portier qui m'accompagne à ma chambre, dans un grand hôtel de New Delhi, je choisis de ne pas partir du mauvais pied avec mes hôtes, et donc de ne pas signaler l'incident.

Au lieu de cela, après avoir passé cinq jours dans un pays que j'ai toujours rêvé de visiter, j'écris des articles élogieux sur le Taj Mahal, le chaos à couper le souffle de New Delhi et l'idée reconfortante qu'en Inde, les invités sont des dieux.

**En tant qu'écrivaine voyageuse en herbe, je n'écris pas un mot sur l'agression.**

[REDACTED]

Mon intuition me dit que si je parle du portier qui m'a agrippée dans ma chambre d'hôtel, m'a poussée en arrière et m'a donné de force un baiser chaud, humide et avilissant, je passerai pour une enquiquineuse.

Pour une femme journaliste qui crée plus de problèmes qu'un correspondant masculin, qui est incapable de prendre sur elle pour faire son travail et avoir une vision d'ensemble.

Pour le meilleur ou pour le pire, cet incident a inspiré ma philosophie du journalisme de voyage.

Je prends sur moi.

Lorsque je me retrouve seule avec un guide touristique sur une route forestière cahoteuse, à Bali, et que la conversation prend subitement un tour sexuel, j'essaie de prendre la chose à la légère.

Je ris nerveusement et feins la nonchalance quand il me demande si les femmes noires sont aussi déchaînées qu'on le dit au lit.

Je fais semblant de répondre à l'appel d'un petit ami que je n'ai pas lorsqu'il me demande où se trouve mon partenaire, et je prie pour que tout se passe bien.

La chronique qui relate cette journée ne dit rien de ses questions déplacées, ni de ma peur. Ni des messages que j'ai subrepticement envoyés à mon meilleur ami James avec les photos de la carte de visite de mon guide, de son visage, de son autre numéro de téléphone et de son profil Facebook, où il s'identifie par un autre nom. Parce que bien souvent, une fois chez soi, saine et sauve, les mauvais moments sont peu de chose comparés à la magnificence de ce que l'on a vu.

Explorer, découvrir, faire des recherches et ensuite écrire, c'est ça votre vie. Alors, ces incidents ont tendance à se fondre dans l'eau bleu vif qui entoure le temple de la mer de Tanah Lot.

Ils s'envolent au gré du vent qui gonfle le hijab aux couleurs vives d'une femme qui travaille dans une rizière en terrasse à Tegalalang, ou se dissolvent lentement dans le bonheur pur d'être une femme journaliste africaine qui parcourt le monde et vient enrichir un milieu dominé par des voix occidentales, essentiellement masculines.

À l'exception peut-être d'un article, " Voyager en étant africaine", je garde ces combats pour moi.

### **Je passe le harcèlement sexuel sous silence**

Je ne raconte à personne le nombre de fois où on me propose des rapports sexuels à Rome, alors que chacun peut voir que je suis munie d'un appareil photo et d'un trépied et que je griffonne des notes dans un carnet, comme je

le fais partout.

Lorsque je vends mes récits de voyage au Ghana à deux publications, à aucun moment je ne mentionne la dizaine d'hommes qui m'entourent à Accra, sur la plage de Labadi.

Ceux qui me somment en hurlant de leur montrer les photos d'un coin désert de la mer qu'un garde m'avait pourtant autorisée à prendre, jusqu'à ce qu'un " responsable" fasse taire ces hommes qui me traitent de " femme stupide, de journaliste étrangère arrogante".

Une fois de plus, je n'en écris pas un mot.

Au lieu de cela, je mesure le véritable privilège de voyager en Afrique, la beauté relative de mes expériences et la chance d'être une écrivaine rémunérée, malgré tout ce à quoi j'ai finalement survécu, et je décide de passer cet incident sous silence.

**Parce que nous avons besoin que les femmes voyagent.**

**Nous avons besoin qu'elles s'emparent de la sphère professionnelle.**

À force d'excellence et par la force du nombre, les femmes doivent faire accepter comme normal le fait qu'elles puissent vivre sans crainte, mener audacieusement leurs enquêtes, réaliser leurs rêves et poursuivre leur carrière. Mais cela n'arrivera pas si nous avons peur.

Nous ne légitimerons pas le regard féminin, nous ne changerons pas le monde et les perceptions de ceux qui le peuplent si nous restons à la maison. Si nous reculons, effrayées

par le genre d'intimidations incessantes qui visent à limiter notre vie, qui tentent de dicter la mesure et la portée de notre existence, ainsi que l'ampleur de nos contributions.

D'une façon tordue, du moins pour l'instant, j'en suis venue à considérer ces agressions, intimidations et attaques comme une sorte de compromis tacite et malsain

## IL NE DEVRAIT PAS EN ÊTRE AINSI.

Mais en tant que journaliste indépendante, vous devez vous débrouiller seule.

Les idées, la passion, les accroches et l'exaltation d'écrire presque tout ce que vous voulez vous appartiennent à vous et à vous seule, tout comme les risques pour votre matériel et votre personne.

C'est la raison pour laquelle toutes les écrivaines voyageuses indépendantes que j'ai rencontrées ont leurs mécanismes de protection.


Les rituels, précautions et amulettes dont elles s'entourent, qui créent une impression de sécurité convaincante.

Un petit crucifix en or donné par une mère. L'habitude d'envoyer à un proche son itinéraire complet pour la journée, avant le petit-déjeuner. Le fait de se rendre ultra visible.

C'est cette dernière tactique que j'ai adoptée, avec un petit dragon porte-bonheur en tissage doré prénommé Falkor.

Même si je me fais souvent remarquer en tant que femme noire qui voyage en solitaire, je me sens toujours plus en sécurité lorsque j'ai fait quelques connaissances locales.

J'apprends les formules de politesse, je sympathise avec le personnel de l'hôtel et je passe régulièrement dans les magasins, les kiosques ou les échoppes pour acheter de petites choses dont je n'ai pas besoin, en veillant toujours à prévenir quelques personnes de la durée de mon séjour au cas où je disparaîtrais avant la date de mon départ.



**TELLES SONT MES PETITES TENTATIVES DÉSESPÉRÉES D'ASSURER MA SÉCURITÉ, ET DONT JE SAIS, AU FOND DE MON CŒUR, QU'ELLES SONT DÉRISOIRES AU REGARD DE LA VIOLENCE, DU SENTIMENT DE TOUTE PUISSANCE ET DE LA TERREUR OMNIPRÉSENTE QUI RÈGNENT DANS LES SOCIÉTÉS PATRIARCALES.**

Six ans après cette nuit à New Delhi, je sais que ma vie de journaliste voyageuse ne changera que lorsque le monde changera lui aussi. Alors j'essaie de faire ma part.

En tant que femme, chroniqueuse et journaliste indépendante, je m'efforce de mener ma vie et de voyager sans complexe, tandis que dans ma ville natale de Windhoek, en Namibie, je me jette dans la mêlée.

Je manifeste contre la violence sexiste et pour les droits humains.

J'écris des articles pour dénoncer les prétendus "meurtres passionnels" et la masculinité toxique.

J'envoie un courriel acerbe à un producteur qui me tripote, ivre, pendant que je couvre un spectacle.

J'ignore les messages vocaux et les SMS des hommes qui se procurent mon numéro de portable et me traitent de s\*\*\*pe qui déteste les hommes et de pute vénale. Et je m'effondre sous le poids de l'horreur et d'un abattement passager lorsque l'article féministe que je présente au plus grand journal national du pays est publié le même jour que celui où deux sœurs sont retrouvées dans le lit d'une rivière, assassinées par le petit ami de la plus jeune.

**Au mépris de tout cela et à cause de cela, en tant que femmes journalistes et surtout en tant que femmes, a luta continua.**

Nous voyageons. Nous écrivons. Nous photographions. Nous sommes témoins. Nous protestons. Nous manifestons. Nous revendiquons. Nous existons. Je me représente Kim Wall comme une flamme.

**CELLE DE LA TRAGÉDIE  
QUI NOUS A BRÛLÉES ET  
CELLE D'UNE TORCHE QUI  
ÉCLAIRE LA VOIE.**



**Martha Mukaiwa**

*Photo: courtesy of the journalist*